

Marie-Ange Sebasti

La voix d'un poète stéphanois : Antoine Carrot

Présentation au Caveau stéphanois, Saint-Etienne, 16/03/2013

« La voix du poème » est le thème choisi cette année pour les manifestations du Printemps des poètes. Jean-Pierre Siméon, qui en est le directeur artistique, en présente l'intérêt évident dans son éditorial : « Dès sa naissance, au début des temps humains, la poésie est une parole levée. Qu'il soit murmure, cri ou chant, le poème garde toujours quelque chose de son oralité native. Il est donc peu ou prou une affaire de voix, la voix intérieure du poète répondant aux voix du monde. »

J'ai choisi de faire entendre la voix d'un poète encore trop peu connu, dans cette ville où il a vu le jour et où il est mort, après avoir vécu une grande partie de sa vie sous d'autres cieux, peu éloignés cependant.

J'ai choisi une voix poétique singulière, une voix qui révèle un poète vrai, loin des chapelles, loin des modes.

Après quelques éléments bio-bibliographiques, je mettrai en valeur les principaux aspects de sa poésie, à l'aide de nombreuses citations, évidemment, tout en suggérant ce que nous dit cette œuvre de la poésie même.

Le 4 septembre 1996 disparaissait à Saint-Étienne, à l'âge de 74 ans, le poète Antoine Carrot, sans avoir eu la joie d'avoir en mains son cinquième recueil édité, intitulé *L'Ourisse*, suivi de *Villages*, paru quelques jours avant sa mort aux Éditions La Bartavelle.

Depuis cette date, sa fille Guylaine inventorie, publie et diffuse avec fidélité une abondante œuvre poétique en très grande partie inédite. L'œuvre publiée d'Antoine Carrot est riche à l'heure actuelle de onze titres, parus de 1946 à 2008 : *Premiers matins*, *L'arbre seul*, *Des croix sur le mur*, *Qu'en toi demeure*, *L'ourisse suivi de Villages*, *Les silencieuses*, *Le fil du chemin*, *Chemins de sel*, *Nocturne*, *Les quatre mains du vent*, *Dans l'illusion de l'aube*.

Si des activités professionnelles très prenantes n'ont jamais empêché Antoine Carrot d'écrire, quotidiennement, je suppose, elles ne lui ont pas laissé le loisir de chercher à faire éditer de façon régulière son abondante production poétique. Son premier recueil, *Premiers matins*, avait paru en 1946 (il avait donc 24 ans), mais le second, *L'arbre seul*, trente ans après. Il publia le troisième, intitulé *Des croix sur le mur*, en 1987, donc onze ans plus tard, dans le cadre de la collection des « Poètes de Laudes ». Il avait alors 65 ans et venait d'être appelé, comme moi-même, à devenir membre du comité de lecture de la revue *Laudes*, dirigée par le Père Jean Vuillat (un fidèle collaborateur du *Moniteur du Caveau* stéphanois, de 1965 à 2000). C'est dans ce cadre que je l'ai connu.

D'autre part, sa position par rapport à ce qu'on peut appeler la « religion » éditoriale, comme son manque d'attrait pour les honneurs littéraires, ne sont pas étrangers non plus à cette discrétion bien volontaire. L'écriture était pour lui de toute évidence le sel des jours, ou une véritable respiration, la vie même. Construire une œuvre, allonger sa bibliographie ne lui semblaient pas une absolue nécessité, comme il lui paraissait inutile d'ajouter à la poésie papier glacé ou belles reliures, ou peu intéressant d'en faire commerce.

Ses poèmes ont cependant eu une certaine audience, puisqu'il a collaboré, à partir de 1976, très régulièrement, à un grand nombre de revues de poésie de France et de Belgique, la première d'entre elles n'étant pas des moindres : *Le Mercure de France*. Des comptes rendus élogieux ont salué ses recueils. Il soutenait activement le travail de ces publications, dont les responsables manifestèrent leur émotion à l'annonce de son décès.

Mais il n'est pas interdit de dire qu'Antoine Carrot a aussi montré, de façon discrète, à la fin de sa vie, un certain souci de reconnaissance, que rend maintenant évident l'important héritage poétique qu'il a laissé à sa famille : de nombreux recueils manuscrits déjà intitulés, et préparés pour la publication.

Depuis le recueil *L'Ourisse*, suivi de *Villages*, paru à la veille de sa mort en 1996, sa fille Guylaine propose ces recueils inédits à diverses maisons d'édition. A ce jour elle a fait paraître depuis 2002 six livres, tous déjà constitués par le poète. Il reste encore plusieurs recueils inédits. Ces recueils inédits ont été souvent remaniés par leur auteur, et on ne peut donc véritablement dater les poèmes qu'ils contiennent. Seuls ceux qui ont été publiés de son vivant indiquent, même vaguement, d'après la date d'édition, la période de leur éclosion. Mais l'ensemble a une véritable unité et n'a guère besoin de repères biographiques.

D'origine stéphanoise, vellave, auvergnate, Antoine Carrot est né à Saint-Étienne le 9 juin 1922. Il a passé dans cette ville son enfance et sa jeunesse, et s'y est marié en 1947. Après avoir suivi des études commerciales et obtenu un diplôme d'expertise comptable, il s'installa définitivement dans le Beaujolais, à Belleville et Villefranche-sur-Saône, où il ouvrit un important cabinet qu'il dirigea jusqu'à sa retraite en 1987. Il aimait à se définir comme un homme « de chiffres et de lettres ». Il n'oublia pas cependant ses racines puisqu'il fit l'acquisition, en 1962, d'une maison secondaire dans le village de Lapte, en Haute-Loire (dans un site considéré comme « le balcon du Velay »), où il fit des séjours réguliers, et qui eut une réelle importance dans son œuvre.

Sa vocation littéraire est donc née dans cette ville de Saint-Étienne, où il a fait connaître ses premiers écrits ... justement au *Moniteur du Caveau Stéphanois*. D'après mes recherches, il commença à publier à 21 ans, en 1943, dans cette revue, à laquelle il confia régulièrement des textes jusqu'en 1950, il me semble. Il collabora également, par des écrits en prose, comme journaliste, à d'autres publications telles *Le Micro de l'Ardèche*, *Le Populaire de la Loire*, *Les Cahiers du Nouvel Humanisme*...

Son premier recueil, édité à Lyon en 1946, *Premiers matins*, est l'œuvre d'un jeune poète qu'on peut taxer de romantisme, respectant fidèlement la prosodie classique, très marqué, comme il est naturel, par ses lectures. Il lit alors en effet avec ferveur les poètes : Charles Baudelaire, Emile Verhaeren, Francis Jammes, mais aussi Louis Emié, Philippe Dumaine ou le Forézien Louis Mercier ... Cette soif poétique est visible dans un poème de *Premiers matins*, écrit pendant la guerre, qui révèle ce qu'il attend alors de la poésie.

Ce recueil de jeunesse, sur lequel je m'attarderai un peu, car il date de sa période stéphanoise, qui voit émerger le poète, est empreint de mélancolie et d'idéal, qu'il s'agisse de poésie, de foi, d'amour, et, déjà, de cette nostalgie prégnante qui marquera la suite de ses écrits. La nostalgie est alors pour lui une réalité forte, et non pas une posture comme pour certains poètes, car la plupart de ces poèmes datent des années de guerre, de l'époque où, comme beaucoup de jeunes gens de sa génération, il dut partir en Allemagne, dans le cadre du Service du Travail Obligatoire (STO). Dans sa ville d'exil, Bitterfeld, en Saxe, il pense à son pays, à ceux qui y sont restés (un poème est dédié *À mes amis de France*). Il pense aussi beaucoup à « sa » ville d'origine dont ce petit-fils de mineurs aime à suggérer la vie laborieuse et souvent difficile.

Mais en Allemagne, au cœur d'une nature qui lui est étrangère, ce sont surtout les jardins familiers qui manquent à l'exilé, la nature apaisante de son pays au printemps.

C'est bien probablement loin des machines bruyantes, des fumées d'usines, loin de la vie urbaine et de ses misères, évoquées avec sensibilité dans ses premiers poèmes, au cœur de la nature environnante, que la vocation poétique s'est épanouie, et particulièrement, plus tard, sur la haute terre du Velay où vécurent nombre des ses ancêtres. Il aime à caresser cette terre du regard et à l'interroger, même s'il n'a pas été insensible à d'autres horizons, particulièrement les horizons marins.

Les poèmes d'Antoine Carrot puiseront en effet essentiellement, au fil des ans, leur sève et leur force dans cette nature et sa réserve d'images, mais dans une nature habitée, dans le silence, la patience des maisons anciennes qui veillent au creux de vieux villages dont aucun nom ne sera donné. Cette nature ne sera plus vraiment comme dans *Premiers matins* source de nostalgie, mais symbole du mystère de la vie. Le poème est là en effet pour dire le mystère, sinon pour tenter un éclaircissement.

Les premiers vers du jeune poète ont une inspiration semblable à celle de tous les écrits des adolescents et des jeunes gens : ils disent un environnement connu (la ville, la nature alentour), les sentiments d'amour et d'amitié, l'élan spirituel aussi. Ils disent amèrement, on l'a vu, l'exil, qui nourrit la mélancolie et la nostalgie.

Plus tard, Antoine Carrot ne peut plus être défini comme un poète stéphanois, vellave ou même beaujolais. Nulle évocation, nulle description d'un lieu précis. Saint-Étienne devient sans doute alors le symbole de la ville, peu présente malgré tout dans cette œuvre, et Lapte, le

village vellave, devient assurément le symbole du village, symbole de la vie, omniprésent, c'est-à-dire le lieu de la poésie.

De *Premiers matins* au second livre publié *L'arbre seul*, pendant trente ans, d'autres poètes, plus contemporains, sont en effet venus nourrir Antoine Carrot : Rainer Maria Rilke, René Char, Saint-John-Perse ou le trop méconnu Alain Borne ... et bien d'autres. Leur découverte a donc fait nécessairement évoluer sa poésie vers une écriture différente, une forme de moins en moins classique, même si subsiste une certaine fidélité au rythme, notamment à l'alexandrin, et vers une expression plus libre, on peut dire aussi plus énigmatique parfois, car elle s'attache à dire le mystère. Le mystère est en effet toujours palpable, même si les mots qui le disent sont de la plus grande simplicité, mots de la nature ou de la vie quotidienne : arbre, vent, chemin, horloge, sel, ou pain ...

Les premiers poèmes, en vers réguliers, coulaient de source, clairement, à l'aide d'une prosodie que le poète maîtrisait fort bien. Puis ils se plièrent de plus en plus à un rythme intérieur, à la fois plus naturel et plus heurté, épousant les aspérités d'une méditation âprement gagnée sur un temps professionnel chargé. Si le lecteur lit aisément, au fil des vers, *Premiers matins*, dont j'ai donné des exemples, il devra donner une attention plus soutenue aux recueils suivants, qui relèvent de cet approfondissement, dans une expression plus libre, même si les poèmes qu'ils contiennent sont issus, comme ses textes de jeunesse, de la vie même, de ses peurs, de ses désillusions, et d'une nostalgie qui n'est jamais incompatible avec l'espoir (il écrit par ex. dans *L'arbre seul* 11, son deuxième recueil : « Vers l'aube je m'en vais, ivre de nostalgie »), jamais incompatible avec le rêve.

Le poète se voit en effet comme un fileur de rêve.

Mais le rêve a souvent tendance à s'échapper :

« En vain j'accroche un rêve à chaque train qui passe

Tous mes rêves s'en vont aucun ne me revient

Et jaillissant de l'ombre comme une aurore

Tous les trains de la nuit vont au delà de l'homme »

La libération du verbe provoque l'apparition d'un riche monde intérieur en révélant la pénétration plus aiguë d'un regard sur le monde extérieur et sur l'homme qui ne détecte plus que l'essentiel, comme le suggère la présentation de *L'arbre seul*, au dos de la 4^e de couverture :

« L’homme, comme un arbre, puise ses forces dans la terre, dans le subconscient des vieilles races. Parce que, épouvantail ou phare, il domine les falaises abruptes. Parce que l’homme, en définitive, est seul devant les grandes forces naturelles, devant les autres êtres, devant ses problèmes. Mais pas de pessimisme destructeur, définitif, puisque « Au balancier de cuivre perle une seconde / Petite chose éblouissante éblouissement / O chant du monde ».

Les livres suivants, malgré la diversité des titres, relèvent de la même méditation et du souhait qu’elle le porte, et qu’elle porte son lecteur aussi, qui en ressent une sorte d’envoûtement, toujours vers l’essentiel, comme le suggère le titre de son troisième recueil : *Qu’en toi demeure*, et précisément le dernier vers d’un poème

« Qu’en toi demeure la source et le vent. »

Il n’est plus question alors que de l’homme, dans l’éternité de ses gestes et de ses attentes, de la vie même dans le symbole si fort du village.

« Nous rêvons d’un pays
Aux petites certitudes multiples
Sans repentirs d’arrière-saison
Ouvrant directement sur les vergers »

Le village

Le village est en effet au cœur du monde poétique d’Antoine Carrot, comme le révèle le nombre important de poèmes qui s’y réfèrent.

Le dernier recueil publié avant sa mort est intitulé *L’ourisse*, suivi *Villages*. : « Si l’on peut situer dans le pays vellave ce village unique et pluriel que visite parfois l’ourisse (qui désigne en patois « un vent court mais violent avant l’orage »), le lecteur doit vite renoncer à chercher des pancartes qui en indiqueraient le nom. Car ce village est le nôtre « avec les mystères des passantes lentes/Qui montent doucement le long du soir », ou « le filet d’une espérance qui s’infiltré entre les pierres du bruit ». Ce village est chacun d’entre nous, avec ses questions, ses lassitudes, ses joyeuses séquences aussi. »

Le village est pour le poète une « proposition », avec ses places, ses rues, le cimetière, l’église et son angélus si souvent évoqué, ses fontaines, ses croix, ses maisons ; et la maison, au cœur du village, est aussi proposition, avec son escalier, sa cheminée, son horloge, le sel et le pain de la table, son jardin attenant, le verger, le tilleul, les lilas ; et autour du village tout

est proposition aussi : prés, sources, collines, chemins, blé, bois ou arbres seuls. Le village semble vouloir tout dire de l'homme, du temps, de l'existence.

Peuplé de nostalgies, le village (appelé « village des nostalgies » dans le recueil *Nocturne*) propose une lecture du passé, avec ses « écoliers qui multiplient nos passés », et sa « somme de mille gestes multiples » (*Nocturne*), qui reproduisent les gestes des anciens, des ancêtres, de ceux qui sont déjà dans l'enclos des morts. Le villageois est présent dans l'éternité des gestes. Le village fait entendre en effet que la vie multiplie les gestes, que toutes les vies multiplient les vies passées, que le temps se multiplie. Ces multiplications de la vie sont chères au poète expert-comptable, qui fait entrer de belle façon son vocabulaire professionnel dans la poésie (on rencontre aussi des calculs, des comptes, des soustractions, des additions...). Les rêves, les silences, les oublis, les certitudes se multiplient dans l'œuvre aussi bien que les croix, les instants, les printemps.

Extrait de la préface écrite pour son recueil *Chemins de sel* : « Au premier abord, l'eau, le vent, l'arbre, le fruit... semblent offrandes naturelles et généreuses de ce monde. Elles aident tout homme à vivre en son village, en lui désignant son horizon et les gestes nécessaires, qui servent à cultiver des vergers, à construire des moulins, à ouvrir des chemins, à bien employer un temps mesuré par l'horloge et l'angélus. »

Voici un petit florilège de vers extraits de la suite de poèmes intitulée *Villages*, parue en 1996 quelques jours avant son décès :

« Village mon poème à fruits de pierre
Où la fleur rebondit sur l'écho d'un seul mur
Celui que tu possèdes »
« Il n'y a pas de village sans importance
et la joue de l'homme s'appuie sur un désir d'automne »
« Je feuillette un village avec les soins extrêmes
que nécessite sa simplicité
et je sais la réponse avant d'ouvrir la porte »

C'est bien dans le village, et plus encore dans la maison, ou plutôt dans le jardin que la vérité peut affleurer :

« Si peut-être un domaine s'ouvre à la connaissance
Il ne peut exister qu'au fond de mon jardin »

Maximes, humanité

A la fois à l'écart et solidaire, comme ce village qui habite son œuvre, qui est son œuvre même, le poète ne cesse de nous confier une certitude qui dérange toutes les routines, toutes les évidences, qui laisse la place à des paradoxes vivifiants dévoilés dans un grand nombre de vers. J'en cite quelques-uns :

« L'eau n'est pas où nous l'avons cherchée » *Chemins de sel*

« L'aile du moulin brasse un air qui n'est pas le nôtre » *Chemins de sel*

« Il n'y a pas d'énigme en dehors de nous / seulement des fantaisies de nuage et de vent »

Ce poète dit parfois « je », mais plus souvent tu (en direction de lui-même ou de son semblable), il prend encore pour sujet nous, chacun, on, en usant fréquemment, on l'a vu, de vers en forme de maximes, de vérités générales, parfois fatalistes ou simplement mélancoliques. C'est pour mieux parler au nom des autres hommes, communier avec eux, pour mieux s'adresser à eux aussi, dans une sorte de souci pédagogique qui indique qu'Antoine Carrot ne pensait pas laisser sa poésie sous le boisseau.

Je cite quelques-unes de ces maximes fatalistes :

Nocturne « Ce que tu crois gagné n'est pas retenu »

Des croix sur le mur « On est toujours seul devant la nuit »

« Nous ne possédons tout au plus

Qu'un reflet de nuage sur une vitre claire » *Chemins de sel*

Un poème entier peut se présenter comme un conseil :

Quatre mains du vent « D'autres pourront t'offrir des prudences primaires / Des orgueils de soleil / Des possessions par centaines / Si tu veux échapper aux veilles acides / Aux perspectives de sel / Ne les écoute pas »

Ces vers évoquent souvent les contradictions évidentes que l'œuvre met souvent en lumière, le mystère paradoxal de l'homme, l'interrogation perplexe sur le « métier de vivre ».

Des croix sur le mur : « Jardiniers de l'illusoire / Nous sommes en même temps l'austère et le prodigue / La présence et le refus / Et le geste qui devient l'outil »

Fil du chemin « des destins contradictoires m'accaparent... »

Il avoue dans *L'illusion de l'aube* « Je voudrais rassembler mes contradictions »

et dans *Chemins de sel* « il n'y a pas d'énigme en dehors de nous

Seulement des fantaisies de nuage et de vent »

Mais ces vérités générales ne prennent généralement pas le ton de la constatation acerbe qui serait celle d'un misanthrope, mais bien celui d'une sorte d'avis fraternel, d'abord à lui-même, où la beauté, la bonté, l'espoir trouvent une large place :

Nocturne

« Chacun porte en soi
 Une terre atteinte par un dépassement
 Avec un horizon promis
 Un escalier qui se termine en blues
 Des vergers des appétits d'automne
 Des livres ouverts et refermés
 Et le moulin du sourire des autres »

Les quatre mains du vent

« Les lendemains palpitent sur nos repentirs bleus »
 ou :
 « On ne retient de l'heure que l'eau claire du puits » Les silencieuses

Poésie

Ces vers exposent souvent, comme on le voit, une vision de la parole poétique, prophétique du poème, du poète. Les mots jaillissent en poème pour dire le monde

Et le poème ne dit pas le monde simplement mais de façon multiple :

Fil du chemin « un poème peut naître dont on romprait les os

Pour en multiplier le sens »

Les silencieuses « les mots à double sens cheminent/dans l'impatience des choses dites »

Et pourtant, humblement, le poète s'interroge parfois sur la nature de la poésie : *Les silencieuses* : « les mots torturent.../ La poésie ?/ Cette voix de feuillage et de source/Promise exclue/La croix le vent le poids des choses/Le sang du jour/La virginité de l'inconnu/La poésie ? En somme presque rien »

Mais ce « presque rien » ne renonce pas à occuper tout l'espace, comme le suggère un vers de Chemins de sel: « Je rêve d'un seul mot qui referait le monde »

Le poète

Le rôle du poète n'est donc pas des moindres aux yeux d'Antoine Carrot, et pourtant le sentiment de cette importance n'est-il pas contradictoire avec l'image même qu'il laisse percevoir du poète, celle d'un être fragile sans doute. Il avoue : « Nos limites vivent / D'un cœur absent / J'écoute ma fragilité » : *Le fil du chemin*. L'image aussi d'un éternel enfant :

« Je suis l'enfant encore et définitivement » *Nocturne*

Le poète confie ses doutes, son découragement et s'interroge sur la valeur des mots :

Qu'en toi demeure « Et tout dire mais pour quoi faire

Et tout penser mais pour quoi dire

Qu'en toi demeure la source et le vent »

Et, dans les *Quatre mains du vent* « Il reste le seuil la maison l'arbre/En somme ce qui compte plus que les paroles »

Faut-il alors abandonner les mots, ses propres mots et ceux des autres, faut-il abandonner les livres ? Plus que les paroles, plus que les livres importe en fait la vie. Tout écrivain, tout lecteur peut se reconnaître dans cette injonction :

L'Arbre seul « **Et maintenant ferme tes livres ...** »

La parole poétique pourtant l'emportera toujours, tenace, sur ces contradictions, même si le poète reste dans le doute et la peur de la perte :

Des croix sur le mur « J'ai tant à dire avant l'oubli /Que je n'ose ouvrir la porte / De peur que s'envolent /Les mots la feuille et les reflets de la feuille »

Antoine Carrot tend avec ténacité, dans tous ses écrits, à élucider le mystère paradoxal, et rêve pour cela d'abolir toute distance, comme le fait l'alouette dont il surprend le vol, tel ce berger attentif à la nature. Il lui importe en effet de trouver, avec des mots qui sont pour lui promesses répétées ou simples propositions, sous le regard persistant de *ces images qui nous observent*, et nous délivrent, une nouvelle voie pour d'autres élans.

Les chemins qu'il désigne souvent comme « chemins de sel », et qu'il emprunte souvent en nous appelant à ses côtés brûlent ses pas, et nos pas aussi. Ils ne disent pas en effet la fuite, mais le feu exigeant que cet « homme de l'éveil » nous invite, poème après poème, à traverser.

L'œuvre d'Antoine Carrot peut paraître singulière, déroutante au premier abord, et pourtant elle ne se comprend que si l'on admet sa simplicité, au sens fort du terme. La simplicité, c'est aussi l'acceptation de l'opacité, de la contradiction, et l'acceptation des propositions, de la patience, même dans la conscience de la fuite du temps. C'est aussi l'acceptation du service de la parole dont celui qui s'est voué à la poésie comprend à la fois la nécessité et la vanité.

Cette poésie veut humblement dire le monde, et ce monde n'est pas visible sur les cartes de géographie. Cette poésie ouvre, comme toute vraie poésie, un chemin de connaissance et provoque, chez le lecteur, une sorte d'envoûtement, exige de lui qu'il se laisse porter par les mots, par les phrases même les plus énigmatiques.

Comme le dit l'un de mes amis poètes dans une définition qui s'applique bien à Antoine Carrot. : « Le poète ne s'affranchit pas du réel, le poète n'est pas un être éthéré qui vit dans les limbes, il prend simplement une certaine distance avec ce réel afin de le faire percevoir d'une autre manière. » (Norbert Paganelli)

La poésie d'Antoine Carrot révèle la distance du poète avec le réel et la conseille en quelque sorte.

Cette distance n'est pas une évasion. Pour moi le poète, trop sensible à un monde qui l'impressionne, a le désir de ne pas souffrir de la brûlure du réel, souvent exprimée par Antoine Carrot, et cherche par la poésie un apaisement provisoire, mais il doit aussi reconnaître, sans prétention, avec humilité même, une certaine capacité à en distinguer les facettes cachées, et à les signaler, par l'intermédiaire de sa voix. Pierre Reverdy affirmait de façon radicale : « Aucun lien poétique entre moi et le réel présent. La poésie, c'est le lien entre moi et le réel absent. C'est cette absence qui fait naître tous les poèmes. »

C'est cette absence précisément, de l'autre côté du village, que donne à voir la poésie et qui rend la voix des poètes, dont celle du poète stéphanois Antoine Carrot, si présente à ceux qui leur accordent leur attention

Marie-Ange Sebasti